

Renan et Rodó

« Que ceux d'entre vous qui ne le connaissent pas encore lisent Renan, et vous l'aimerez comme je l'aime. » Ainsi parlait le maître à ses disciples, devant un *Ariel* de bronze. Non seulement José Enrique Rodó avait le culte de Renan, mais encore on a pu souvent comparer leurs esprits et noter tout ce que Rodó devait au penseur français.

Sous la plume de Rodó, la prose saint-sulpicienne s'orne de fleurs plus exubérantes, se ploie en une rhétorique plus caressante, plus ondoyante encore. Seulement, Rodó n'a jamais souri.



Ce grave et charmant héros a traversé la vie avec l'heureuse conscience d'appartenir à un peuple jeune, avec tout le sérieux des enfants. Rodó n'a jamais pleuré non plus, alors qu'il me semble entendre des sanglots dans la *Prière sur l'Acropole*. C'est que Renan se croit obligé de renoncer à quelque chose, c'est qu'il s'arrache du cœur les belles litanies à la Sainte Vierge. Rodó est mort avec son illusion d'harmonie complète. Quelle nouveauté que de ne vivre qu'avec les idées ! Que la vie lui parut admirable, rêvée par tous les penseurs, depuis Platon jusqu'à Bergson ! Il a su se tenir dans ce monde, avec sa bonne santé d'habitant d'un nouveau continent. Ses compatriotes luttaient joyeusement, s'éveillaient à l'existence de la planète. Il leur parlait un délicieux langage, les exhortant à rester toujours jeunes, et se dressant au-dessus de leurs activités unanimes, comme son *Ariel* de bronze. Heureuses, les statues !



Dès le début d'un de ses premiers livres, il cite la phrase de Renan : « La jeunesse est la découverte d'un immense horizon qui est la vie. » La vie ? L'homme de pensée parle toujours de la vie, et parfois admi-

rablement, mais il ne la vit, ni ne saurait. Pourtant Renan, dans sa vieillesse, nous semble agité d'un étrange regret. « Riez, dit-il aux jeunes étudiants dont il préside les banquets, amusez-vous ! » L'Abbesse de Jouarre brûle comme la dernière étincelle d'un feu de la St-Martin. Renan se console en remerciant le Créateur de la charmante promenade qu'il lui aura été donné de faire à travers le monde ; peut-être eût-il préféré une ardente chevauchée. Il y a une tragédie en Renan, timide et cachée, mais certaine. Rodó est resté pur, merveilleusement innocent. On dirait que le stoïcisme lui a été facile, comme un plaisir.

*
* *

Il y a eu entre Renan et Rodó une évidente affinité intellectuelle. Ils sont tous deux disciples de Comte. Rodó est attiré, comme l'enfant est attiré par certaines grandes personnes, par ces hommes tristes qui ont eu l'expérience de la défaite et qui ont éprouvé le besoin, pour ne pas périr, de se raccrocher à des notions positives. Toutes les espérances sont permises à sa race, et pourtant, il est allé chercher des leçons chez les vaincus.

Il suit le Taine des *Origines de la France contemporaine*, le Renan de l'*Essai sur la Réforme intellectuelle et morale*, le Bourget des *Essais de psychologie contemporaine*. Comme le Barrès de *Sous l'Œil des Barbares*, il appelle « Celui qui viendra ». Il croit en un progrès spirituel de l'humanité. Il se sent naturellement épris d'un idéal d'aristocratie. Mais, comme d'une vieille rengaine de son pays, il ne peut se défaire d'idées républicaines et démocratiques : « Nous aimons — en même temps — par conviction l'œuvre de la Révolution, qui, dans notre Amérique, se rattache en outre aux gloires de sa genèse, et par instinct la possibilité d'une vie spirituelle noble et choisie qui ne doit dans aucun cas voir son auguste sérénité sacrifiée aux caprices de la foule. » L'aristocratie absolue de Renan le choque, et aussi les violences de Nietzsche.

*
* *

Il cherche une solution intermédiaire. Il ne peut souffrir le spectacle de la plèbe envahissante, mais il déplorerait, comme une injustice, la destruction de l'égalité démocratique. Il rêve de faire l'éducation de la démocratie. Le pédagogue se retrouve bien là. Il espère qu'on pourra parvenir à apprendre à la démocratie la meilleure méthode

de former des élites. Et là-dessus, toujours magnifiquement serein, il se replonge dans ses spéculations protéennes. Il n'ose pas couper avec ses dents le serpent noir qu'il portait dans la bouche, et cracher.

Mais il a poussé aussi loin que Renan l'amour de la tolérance, et, comme Renan, il a loué le Christ non pas de ses idées qui n'étaient pas neuves, ni de la vérité qu'elles pouvaient contenir, mais de leur beauté, de la poésie que ces idées rendaient sensibles.

*
* *

Ainsi, comme Renan, il a servi l'intelligence. Les idées de Rodó n'étaient pas neuves, non plus, mais il a su les assembler en une suite de discours harmonieux tels que l'Amérique n'en avait jamais entendus d'aussi séduisants. Et il a respiré sur les plus hautes cimes spirituelles. Il a vécu là, tranquille et doux, n'ayant aucun motif ni de rire ni de se plaindre, mais avec toutes les raisons du monde pour enseigner l'espérance.

Renan a peut-être eu plus de mérite à proclamer le même enseignement. Plus d'obstacles se présentaient à son désir de concilier ses inquiétudes dans une attitude de recueillement et de sérénité. Des siècles de cultures contradictoires et d'agitations pesaient sur lui. Minerve le sollicitait, mais aussi d'autres déesses également puissantes. Et le jour où Renan a cru devoir se sentir rattaché à un groupement humain et s'est demandé ce qu'était la patrie, ç'a été pour s'imposer le devoir de chercher un remède à une patrie vaincue.

Rodó n'a eu qu'à rêver le rêve vaste et enivrant de Bolivar, guerrier adorablement romantique. Et c'est avec des forces neuves qu'il a soutenu la lutte quotidienne de l'esprit, c'est avec une joie calme et délectable qu'il a accepté la variation intellectuelle que chaque instant lui apportait. Non point que les variations lui parussent un jeu : il était bien trop sérieux pour cela. Cette diversité des idées dont, selon Max Henríquez Ureña, l'Océan lui avait fourni la première image, faisait l'aimable trame de son existence, elle se fondait dans une large harmonie. Elle était le plus profond, le seul roman d'amour qu'il semble bien avoir jamais vécu.

JEAN CASSOU.